



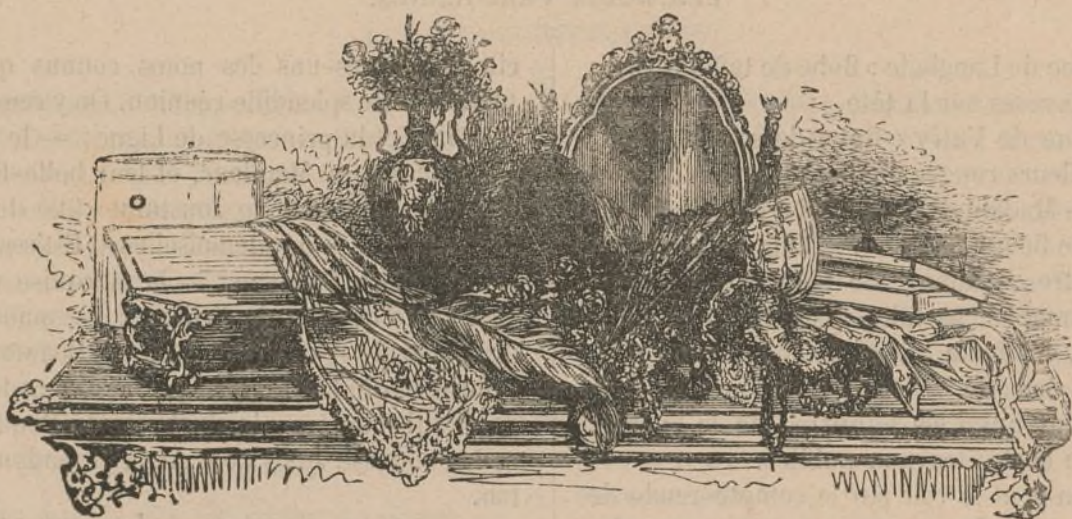
J. Montaut d'Oloron

155

LES MODES PARISIENNES.

Robe de soie garnie de velours—Echarpe, bonnet et robe de tarlatane brodée d'or, de M^{me} Payan, rue Vivienne, 13—Bracelets de Darche, passage des Panoramas, 55—Eventail de Vagueno Dupré, rue de la Paix, 19.

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES DE LA SEMAINE, par madame LOMÉNIE DE V. —
MODES D'HOMMES. — MAISONS RECOMMANDÉES. —
JEAN HOLBEIN, par ALEXANDRE DUMAS. — CAUSE-
RIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES.



RAIMENT on ne fait de trêve aux bals qu'en faveur des concerts : ainsi toujours des fleurs, des diamants, des dentelles et des gazes. On croirait que les femmes doivent succomber à la fa-

tigue des fêtes de tout genre ; mais point : les parures sont si légères lorsqu'elles embellissent !

Commençons par le commencement de cette belle semaine dansante et musicale. Lundi, 9 février, M. le comte Roy a donné un très-beau et, ce qui vaut mieux encore, un *très-bon* concert : la chose est assez rare !... Le piano était tenu par MM. Verra frères, madame Grisi, mademoiselle Verra. Lablache et Mario ont admirablement chanté ; mais les honneurs de la soirée ont été pour mademoiselle Verra, qui a été couverte d'applaudissements.

L'assemblée était brillante, les toilettes magnifiques. Madame la marquise de Talhouet, fille de M. Roy, portait une robe de dentelle noire à deux volants sur un dessous bleu, et un turban blanc à franges d'or. Ses diamants, aussi remarquables par la beauté que par le nombre, étaient, dit-on, ceux de l'impératrice Joséphine.

Voici le détail de quelques autres toilettes. — Madame la duchesse d'Uzès : Robe de damas rose ornée d'une berthe en point d'Angleterre ; couronne de fleurs formant grappes de chaque côté mélangées de diamants — Une très-jolie nièce de M. le comte Roy portait une robe jaune en tulle ou crêpe dont le corsage était orné de rubans cerise, et, dans ses cheveux noirs, des touffes de fleurs cerise de chaque côté. — La belle madame de Barb... : Robe de mousseline tarlatane ornée de deux gros volants ; coiffure de fleurs cerise formant la grappe. — Madame Adolphe Debelleyme : Robe de satin rose avec berthe de dentelle ; coiffure en dentelle et fleurs. — La comtesse d'Er... : Robe de soie blanche ; fleurs en forme de branches d'acacia tombant très-bas de chaque côté de la tête.

— Madame Hoche : Robe rose ; bonnet de dentelle. — Madame de Vaudreuil : Robe de soie gris-perle ; petit turban blanc à franges d'argent.

— Madame de La Féronnais : Robe de soie bleue ; turban de même couleur orné de franges d'or.

— Madame la comtesse Lagrange : Robe de soie blanche ; marabout incliné très-bas sur le côté.

— Madame la duchesse de Crillon : Robe de soie rose ; des roses dans les cheveux.

— Madame de Langlade : Robe de taffetas rose ; couronne de roses sur la tête.

— Madame de Vatry : Robe de soie blanche ; coiffure en fleurs rouges tombant très-bas de chaque côté. — Madame Voisin : Robe de soie bleue ; guirlande de fleurs rouges. — Madame la vicomtesse Delaitre, madame de Saint-Didier et la comtesse Amable, sa fille, madame la baronne Lecoulteux, madame de Gouy faisaient également partie de cette belle réunion, dans laquelle on remarquait aussi les ministres de la guerre, de la justice et des travaux publics.

Comme on peut le voir par le compte-rendu de ces toilettes, les fleurs rouges sont assez en faveur ; il est vrai de dire qu'elles vont très-bien avec une parure blanche. Les feuillages et les fleurs naturelles forment un ensemble charmant dans les bals de la saison.

Jeudi, lady Duff a donné une soirée dansante, où l'on a remarqué plusieurs jolies toilettes légères, des robes de tulle à deux et trois jupes relevées de fleurs.

Le froid a fait ces jours-ci penser aux toilettes de ville ; il a fallu reprendre les manteaux et paletots de velours, les lourds chapeaux d'hiver, qu'on commençait à mettre de côté ; on a fait aussi à la hâte des douillettes dont les garnitures se composaient avec des petits velours frappés et des boutons. Mais, ce qu'il a été indispensable de renouveler, ce sont les costumes d'enfant, et madame Leclerc (1) a fait des petites merveilles en paletots de velours à manches et paletots de cachemire ouaté et doublé de couleur claire, avec des petits galons, pour garniture, de la même couleur que la doublure. Elle a fait aussi beaucoup de visites en velours noir et velours de couleur. Les garnitures de robe pour les très-petites demoiselles sont presque toutes en tablier.

Les bals costumés d'enfants, qui sont toujours fort à la mode, lui ont fait faire beaucoup de costumes de mousquetaire, et pour les petites filles des marquises-Pompadour, et le costume piquant des grisettes du temps de Louis XV ; puis viennent les paysannes, les bergères de Florian, tous charmants costumes qui vont si bien aux physionomies fraîches et rondes des enfants.

Les chapeaux Paméla, un peu délaissés dans nos toilettes, sont au contraire fort à la mode pour les jeunes personnes. Les chapeaux de satin piqué sont charmants aux très-petits enfants ; pour un âge plus avancé, madame Leclerc fait des chapeaux de velours et des chapeaux de feutre de forme presque ronde.

Nous avons omis, dans notre dernier Numéro, de parler du grand bal de madame la comtesse de Pozzo-di-Borgo. Il serait trop tard aujourd'hui pour en dire les toilettes ; nous nous bornerons à

citer quelques-uns des noms connus qui assistaient à cette splendide réunion. On y remarquait : le prince et la princesse de Ligne ; — le prince et la princesse de Montleart, et leur belle-fille, madame la comtesse de Joustaint (fille du duc de Caraman) ; — mesdemoiselles d'Estissac ; — la princesse de Beauvau ; — la marquise de Mirepoix (fille du duc de Crillon) ; — mademoiselle de Courval ; — la comtesse de Beaufort ; — la comtesse de La Roche-Aymon ; — mademoiselle de Montbreton ; — la duchesse de Doudeauville ; — la comtesse Jules de L'Aigle et madame Moulton.

LOMÉNIE DE V.

MODES D'HOMMES.

Ce n'est qu'aux bals de la cour que le costume d'homme présente un caractère d'élégance, le frac brodé y est de rigueur, et la culotte courte est sinon imposée, au moins est-elle rendue presque nécessaire pour l'harmonie de la toilette.

Quant aux costumes ordinaires, ils ont encore gagné en ampleur ; cependant l'habit de ville est à taille longue, mais fort étroite, et les basques en sont arrondies à la française. Il y a de plus une poche sur la poitrine pour y placer le mouchoir. Cet habit assez court serait mieux nommé veste de chasse. Les boutons qui le garnissent sont en soie et de forme bombée.

Les habits de soirée plus larges et flottants ont de grands revers rabattus sur la poitrine, les tailles en sont longues, les basques amples et échancrées sur le devant ; le noir est toujours la couleur adoptée.

Les pantalons pour le négligé sont assez larges et flottants, ils n'ont pas de sous-pieds.

Avec le pantalon et l'habit de ville, les gilets sont de forme ancienne, assez semblables aux vestes du temps de Louis XV.

Les gilets habillés sont ou droits ou à châle, mais se terminant toujours en pointe très-allongée. Les étoffes de satin de velours et surtout le piqué blanc restent obligatoires.

Le nom de Lacroix (1) est devenu inséparable de tout détail d'élégance des toilettes d'hommes, ses habits de cour et de ville, ses paletots ont obtenu les plus grands succès de l'hiver.

Les chapeaux se portent encore petits de bords et bas de forme. Gibus (2), le chapelier à la mode, fait beaucoup plus de chapeaux en feutre que de chapeaux en peluche de soie.

On porte plus de souliers avec ou sans guêtre en costume du matin que toute autre chaussure ; pour le soir ce sont ou des brodequins ou des bottes vernies, et, ce qui est plus élégant encore, des souliers découverts et des bas de soie.

(1) Rue Sainte-Anne, 55.

(2) Rue Vivienne, 20.

(1) Boulevard des Italiens, 2.

Le complément indispensable d'une toilette d'homme, c'est la canne à pomme d'or, pomme d'ivoire, ou la canne de fantaisie, car on a maintenant sa collection de cannes, laquelle est aussi riche que beaucoup d'autres. Le magasin de MM. Lemaréchal est la source où l'on va puiser les plus jolies variétés de cette nombreuse famille qui se complète encore par les fouets, les cravaches et le nécessaire parapluie.

Détails du Dessin.

Bonnet de dentelle garni de rubans de velours. — Robe de soie brochée Pompadour, ornée de velours. — Echarpe de tarlatane brodée et doublée d'une autre tarlatane rose.

Coiffure à la Sévigné ornée de roses. — Robe de mouseline-tarlatane brodée en or. — Berthe à trois rangs, la dernière seulement brodée en fond plein. — Éventail à monture de nacre incrustée d'or et peinture genre Boucher. — Bracelets de Dasche, bijoutier de S. A. M. le prince de Joinville.

S. A. R. madame la princesse Clémentine, en compagnie de M. le prince de Cobourg, son époux, a visité les magasins de M. Tahan, au coin du boulevard et de la rue de la Paix, qui renferment les plus beaux nécessaires et les plus charmants petits meubles de fantaisie qu'il soit possible de trouver à Paris.

MAISONS RECOMMANDÉES.

Mesdemoiselles Romain, rue de la Chaussée-d'Antin, 18. — Modes.

Mayer, rue de la Paix, 26. — Gants, cravates, tabliers, passementerie en or et argent pour coiffure.

Vagneur-Dupré, rue de la Paix, 49. — Éventails, écrans de lumière et de feu.

Brousse, rue Richelieu, 82. — Cachemires de l'Inde, châles français, écharpes de cachemire et de crêpe de Chine brodées en soie.

Giroux, rue du Coq-Saint-Honoré, 4. — Dessins, bronzes et objets d'art, jouets et petits meubles de luxe.

Violard, rue de Choiseul, 2. — Dentelles de Bruxelles, anglaises, alençon, malines, valenciennes; dentelles noires; écharpes, volants, mantelets, châles.

Madame Payan, rue Vivienne, 43. — Lingerie en tout genre: bonnets, coiffures, mantelets, écharpes, robes brodées, trousseaux et layettes.

Lassalle et C^{ie}, rue Louis-le-Grand, 35. — Maison de commission pour objets de toilettes, meubles, bronzes, curiosités.

JEAN HOLBEIN.

Jean Holbein, fils d'un peintre assez médiocre, naquit à Bâle en 1498. Ses premières leçons lui vinrent de son père, et il eut bien vite dépassé son maître. Sa jeunesse se passa sans incidents extraordinaires, sans aventures exceptionnelles. Jeunesse d'artiste, uniforme par son étude, sainte

par sa persévérance, jeunesse d'homme qui avait la conscience de sa propre force dans le présent et de sa gloire dans l'avenir, et qui se fit seul ce qu'il devint, c'est-à-dire un des plus grands peintres qui aient existé.

Cependant, comme presque tous les hommes qui veulent arriver à un grand nom, sans fortune qui les aide, il passa par bien des épreuves de misère, et le futur favori d'un roi dut bien souvent, du moins disent quelques chroniques, s'abaisser à peindre des devantures de boutique et des enseignes.

Un jour qu'il en peignait une pour un apothicaire, voici ce qui lui arriva: on le savait quelque peu buveur, et souvent il quittait, disent toujours certaines chroniques, l'enseigne de sa pratique pour aller au cabaret. L'apothicaire, qui connaissait cette habitude, car les apothicaires connaissent tout, avait fait défense formelle à notre peintre de quitter son échelle, sous peine de ne pas être payé. Et pour plus grande sûreté, il sortait de temps en temps la tête pour s'assurer de la présence d'Holbein.

Dans la position où se trouvait le peintre sur son échelle, on ne pouvait de la boutique lui voir que les deux jambes; mais le brave apothicaire se contentait de cela, étant bien sûr qu'il serait impossible à Holbein de s'en aller sans les emmener avec lui. Alors le pauvre artiste, que cette surveillance continue altérait de plus en plus, peignit sur le mur ses deux jambes avec une ressemblance si parfaite, qu'à moins de les toucher il était impossible de les reconnaître pour fausses. Puis il s'en alla tranquillement au cabaret voisin.

On peut croire ou non cette aventure, qu'on raconte encore à Bâle, et qui n'est pas plus invraisemblable que toutes celles qu'on attribue aux grands hommes; mais ce dont il ne faut pas douter, c'est qu'au milieu de tout cela Holbein faisait des études sérieuses et suivies.

Cependant les premiers tableaux qu'il exécuta, les premières réalisations de cette étude et de ce travail furent disséminés, vendus ou donnés à des étrangers, et nous ignorons ce qu'ils sont devenus. C'est toujours ainsi, surtout pour les peintres; il est rare que l'histoire, quand elle veut réédifier la vie passée d'un homme, puisse retrouver pour faire son édifice de gloire les premières pierres que le génie de son héros a posées. Elle perd souvent ainsi les choses les plus curieuses de la vie d'un grand homme, ses premiers essais, ses premières ébauches, cette première forme qu'il a donnée à ses rêves; elle est forcée de le juger depuis l'époque où il a commencé à être grand; et quelquefois, si, après avoir dévoilé le génie, elle veut dévoiler l'homme; si, après avoir raconté ce qui appartient au public, elle veut soulever un coin du voile qui cache la vie intérieure, à côté de ce nom fait de gloire, à côté de ce front ceint d'une

auréole, elle trouve peut-être une place qui, pendant que l'esprit travaille, ronge le cœur ; à côté de cette existence de poète ou de peintre, qui doit être faite de pensées et de rêves, de calme et de silence, une autre existence que la fatalité a jetée au milieu de ses rêves et de ses pensées, de son calme et de son silence, pour traverser sa vie, et quelquefois pour empêcher sa gloire.

C'est ce qui était arrivé à Holbein, il avait épousé une femme qu'il aimait. Il avait sans doute mis en elle cette idéalité que les artistes cherchent souvent dans la vie réelle, et peut-être en avait-il fait l'animation d'un rêve. Nous l'ignorons ; mais, ce qui est sûr, c'est que cette femme, qui lui devait un des plus beaux noms, au lieu d'être l'ange de la maison du peintre, en était devenue le démon, et qu'Holbein, comme tous les hommes forts par le génie, était faible par le cœur et se courbait comme un coupable sous cette existence triste que lui faisait sa femme.

Heureusement il devait se trouver un jour sur sa route un saint homme, une main amie qui, en lui ouvrant la gloire dans l'avenir, lui retirerait ses douleurs du présent. Érasme venait d'arriver, et tous deux, seuls dans l'atelier du peintre, s'entretenaient de tout ce qui fortifie l'âme, de Dieu, de gloire, et, quand Holbein rentrait dans sa vie intérieure, si sa blessure n'était pas guérie, au moins elle était pansée.

Érasme avait beaucoup étudié, beaucoup vu, beaucoup souffert. A dix-sept ans, ruiné par ses tuteurs, il s'était fait chanoine régulier au monastère de Steno ; puis il passa en Angleterre, où il devint l'ami de Thomas Morus et d'Henri VIII, alors prince de Galles ; de là, il alla à Bologne, en 1506. Pris pour le chirurgien des pestiférés, il fut poursuivi à coups de pierres et courut risque de la vie ; puis il vit Padoue, Venise, Rome, retourna une seconde fois en Angleterre, et revint enfin à Bade, où il fit la connaissance d'Holbein. C'était l'homme qu'il fallait que Dieu opposât à la fatalité du peintre ; aussi Érasme, qui avait compris tout de suite ce que son ami souffrait, résolut-il de lui faire quitter sa patrie.

Donc, un jour qu'il posait pour son portrait, qu'Holbein était en train de faire, il lui demanda pourquoi il ne voyageait pas.

« Où voulez-vous que j'aille ? lui répondit le peintre : ma famille, mes affections sont ici... toutes ne me rendent pas heureux, c'est vrai ; mais on s'habitue à la douleur aussi bien qu'au plaisir, et à présent j'y suis à peu près fait. Du reste, il faudrait que mon voyage eût un but, que je fusse sûr de trouver autre part plus de gloire et de bonheur que je n'en ai ici.

— Mais avec le talent que vous avez, avec quelques recommandations que je pourrai vous donner, moi, pourquoi n'iriez-vous pas en Angle-

terre ? Vous y trouverez un puissant protecteur, Thomas Morus, mon ami, le ministre de Henri VIII. Partez seul, vous aurez l'indépendance qui fera votre bonheur, le travail qui fera votre gloire. Ici, toutes ces douleurs domestiques, toutes ces souffrances quotidiennes, vous fatiguent, vous tuent ; tôt ou tard votre génie finira par se ressentir de ce tourment du cœur. Croyez-moi, partez. »

Ce n'était pas difficile de convaincre Holbein, il ne fallait que la résolution d'un moment pour rompre cette chaîne pesante, et il sentait bien qu'Érasme avait raison ; mais malheureusement les hommes de génie n'ont que la volonté de leur imagination et de leur art, et ceux qui font subir la puissance de leur intelligence à la foule, subissent souvent eux-mêmes celle d'un être nul ou méchant.

Mais enfin, le portrait d'Érasme s'acheva, Holbein se laissa convaincre tout à fait, et partit emportant pour Thomas Morus des lettres et le portrait de son ami.

Alors commença pour Holbein une autre vie, vie d'artiste libre, joyeuse, errante. Alors, comme un prisonnier qu'on libère sans crainte qu'on le reprenne jamais, il marchait heureux, le cœur dégagé, avec l'espoir et l'avenir devant lui, n'ayant plus d'autre souci que sa gloire, d'autre rêve qu'un grand nom, d'autre pensée que l'art.

Il arriva à Londres.

Thomas Morus le reçut d'abord comme on reçoit les grands hommes, puis par la suite comme on reçoit un ami. Trois ans il le garda, le faisant travailler dans un seul but, sans doute, car un jour il donna une fête à Henri VIII, en lui promettant des merveilles. Henri VIII vint, et Morus lui montra tout ce qu'Holbein avait fait depuis trois ans ; et comme le roi admirait tous les tableaux comme des chefs-d'œuvre, il le pria de les accepter.

Henri VIII était comme sont tous les rois, comme Louis XIV le fut pour Fouquet, jaloux qu'un autre possédât dans son royaume une gloire qui ne dépendait pas de lui, sachant très-bien qu'il ne faut souvent qu'un artiste pour faire rayonner une époque. Aussi voulut-il avoir Holbein à son service. Morus le lui présenta. Henri VIII lui demanda s'il trouvait l'Angleterre assez poétique et assez hospitalière pour rester auprès de son roi et devenir son peintre ; et quand Holbein eut accepté, il se tourna vers Thomas Morus en lui disant :

« Vous pouvez garder les présents que vous venez de me faire, puisque désormais j'aurai l'auteur. »

C'est à partir de ce moment que naquit de la part d'Henri VIII l'amitié plutôt que la protection qu'il accorda à Holbein, amitié d'artiste à artiste, de majesté à majesté, du roi qui comprend qu'il



doit autant à l'artiste qui lui donne ses œuvres que l'artiste doit au roi dont il est l'hôte.

Cette amitié se manifesta dans plusieurs circonstances, et surtout dans une aventure assez bizarre qui lui arriva avec un comte anglais.

Holbein avait, comme tous les peintres, comme tous les poètes, cette pudeur du travail, cette coquetterie du talent qui faisait qu'il ne travaillait jamais devant personne, et surtout devant des indifférents. Or, un jour, un comte qui était assez incrédule, et qui, comme saint Thomas, voulait toucher pour croire, se présenta à Holbein. Celui-ci s'excusa avec toute la politesse possible, disant qu'il ne pouvait travailler devant personne et que, du reste, il y avait à Londres des choses bien autrement amusantes que de voir travailler un peintre. Malheureusement, le grand seigneur était aussi insolent que notre artiste était poli, et trop fat de son rang et de son nom pour croire que quand les portes des plus nobles et des plus grandes maisons s'ouvriraient devant lui, un peintre aurait l'audace de lui fermer la sienne. Heureusement, le peintre était aussi résolu que notre grand seigneur était fat, si bien qu'il en résulta une querelle assez vive à laquelle Holbein, qui était pressé de se remettre au grand portrait d'Henri VIII, qu'il venait de commencer, mit fin en jetant le comte du haut de l'escalier en bas, après quoi il rentra dans son appartement comme Achille dans sa tente. Mais en réfléchissant, il pensa que le grand seigneur devait être assez abîmé par suite de cette chute aventureuse, que ce grand seigneur avait une suite fort bien armée, que lui était seul avec sa palette et ses pinceaux, et qu'après tout, la lutte était trop inégale pour l'attendre, et sa position trop dangereuse pour y rester. Il aima donc mieux prévenir le coup que d'y répondre, et il alla se jeter aux pieds de Henri VIII, lui demander sa grâce, sans lui dire pourquoi, se doutant bien qu'il ne l'obtiendrait pas s'il lui avouait, avant de l'avoir, qu'il avait détérioré sa noblesse.

Puis, quand le roi eut pardonné une faute qu'il ignorait, Holbein, tranquille sur la foi d'Henri VIII, lui avoua cette faute.

« Et il voulait entrer malgré vous, chez vous ? disait le roi.

— Oui, sire.

— Et quelle raison donnait-il ?

— Son nom.

— L'insolent ! et que lui répondiez-vous ?

— Le vôtre, sire, dont je me faisais une protection.

— Et il a insisté ?

— Oui, sire.

— Et alors...

— Alors, comme j'étais pressé de travailler à votre portrait, sire, que j'avais interrompu pour lui répondre, je lui ai fait descendre un peu trop

vite la rampe de l'escalier, au lieu de le laisser suivre les marches.

— Mais il n'est pas tué ?

— Non, sire ; cependant ce doit être un noble bien endommagé. »

En ce moment, on vint annoncer au roi qu'un comte blessé et meurtri avait une plainte à lui faire.

Henri dit à Holbein de ne pas paraître que l'affaire ne fût terminée, et fit entrer ou plutôt apporter le malheureux lord.

Il lui laissa exposer ses griefs, qu'il voulut calmer en excusant la vivacité de son peintre ; mais, comme le pauvre comte devenait à peu près aussi insolent devant le roi qu'il l'avait été devant l'artiste, Henri se leva, et lui dit :

« Assez, monsieur. Je vous défends, sur votre vie, d'attenter à celle de mon peintre ; la différence entre vous est trop grande : de sept paysans, je puis faire sept comtes comme vous ; et de sept comtes comme vous, je ne puis pas faire un Holbein. Maintenant, oubliez ce qu'il vous a fait, et je veux bien oublier ce que vous m'avez dit. »

Le comte fut bien forcé de se courber sous la volonté du roi, et promit de ne tirer aucune vengeance d'Holbein, comprenant bien que ce serait chose folle que de vouloir lutter contre un homme si puissamment protégé.

Holbein, sûr désormais de l'affection du roi, ne s'occupa plus qu'à la conserver. Il se remit donc à l'œuvre, et au bout de quelque temps eut fini ce beau portrait en pied de Henri VIII qu'il a copié plusieurs fois ; l'original fut placé à Whitehall avec ceux du prince Édouard et des princesses Marie et Élisabeth.

Henri VIII venait souvent le voir dans son atelier et causer avec lui pendant qu'il travaillait. Pour le roi, la consigne était levée, et Holbein travaillait devant lui sans pudeur et sans coquetterie. Plus d'une fois, sans doute, quand ils étaient seuls, le roi aura ramassé le pinceau du peintre, comme Charles-Quint celui du Titien.

Après le portrait du roi, il fit naturellement tous ceux des grands et des dames de la cour ; seulement nous ignorons si dans ce nombre se trouva celui du pauvre lord qu'il avait si mal reçu.

Holbein fit en outre plusieurs grands tableaux à l'huile et en détrempe ; un des plus beaux est celui qu'il fit pour le corps des chirurgiens :

Henri VIII, assis sur un trône, donne de la main droite les privilèges accordés à ce corps, et les chefs les reçoivent à genoux. On prétend que ce tableau n'a été achevé qu'après la mort du peintre ; cependant, il y a dedans tant de netteté, de fini, d'unité, qu'il est impossible d'y reconnaître deux pinceaux différents.

Il exécuta encore deux autres tableaux : le

Triomphe de la Richesse et le Triomphe de la Pauvreté, qui semblent avoir été faits pour des plafonds. Dans ces deux toiles, se révèlent véritablement toute l'habileté d'exécution du peintre et tout le génie du poète.

Un riche amateur de Londres, André de Loo, rechercha tout ce qu'il put trouver des ouvrages d'Holbein, et s'en forma un cabinet.

Il avait ce beau portrait de Nicolas Lallemand, astronome du roi ;

Celui de Thomas Cromwell, habillé en docteur ;

Celui d'Érasme et celui de l'archevêque de Cantorbéry ;

Une grande composition en détrempe qui renfermait les portraits de Thomas Morus, de sa femme et de ses enfants. Après la mort d'André de Loo, ce tableau, un des plus beaux d'Holbein, fut acheté par le neveu de Thomas Morus.

Il y avait autrefois de lui à Amsterdam un fort beau portrait d'une reine d'Angleterre dont le vêtement, de drap d'argent, était admirable de brillant et de vérité.

Florence avait aussi quatre portraits : Luther, Morus, Richard Southwall, et enfin celui du peintre dont nous faisons la biographie.

A Dusseldorf, une femme en bacchante, un paysage et un portrait inconnu.

On a encore de lui le portrait de Jeanne de Clèves, un homme tenant une tête de mort, et le Sacrifice d'Abraham. Au Palais-Royal, le portrait d'une femme habillée en noir et le portrait d'un négociant, Georges Gisein.

Enfin à Bâle, sa patrie, sont la Danse des Paysans, la Passion du Seigneur en huit compartiments, le portrait du père d'Holbein, un grand Christ mort, le portrait de femme qu'Holbein a peinte une seconde fois en courtisane parce qu'elle avait refusé de lui payer le prix convenu pour le premier portrait, vengeance d'artiste à laquelle on doit un petit chef-d'œuvre de plus ; enfin sur les murs du cimetière Saint-Pierre, la Danse des Morts.

Cette célèbre composition, attribuée à Holbein dans sa patrie même, lui est contestée aujourd'hui par quelques savants, — les savants contestent toujours. — En tout cas, comme l'auteur inconnu appartient évidemment à l'école d'Holbein, comme l'œuvre est de l'époque où Holbein habitait Bâle, et que, puisqu'on la lui conteste, c'est qu'il y a des raisons pour qu'elle soit de lui, nous aimons mieux la lui laisser, jusqu'à ce que l'auteur anonyme se fasse connaître.

ALEXANDRE DUMAS.

Causeries.

*. Eugène Guinot, dans sa spirituelle *Revue de Paris du Siècle*, donne les détails suivants sur un bal qui se

prépare et qui promet de mettre en action les rêves des *Mille et une Nuits*.

On annonce qu'un bal sera prochainement donné par le nabab indien. Ce personnage est toujours très-recherché, très-couru, très-fêté. La faveur dont il est l'objet augmente tous les jours, tandis que l'ambassadeur marocain semble au contraire avoir beaucoup perdu de son prestige. Le nabab s'est transporté à Londres, et de là il est venu à Paris dans le but de rendre leur visite à quelques dames anglaises qui étaient allées le voir à Calcutta. Les Anglaises et les nababs sont ainsi faits : les voyages de quatre ou cinq mille lieues ne leur semblent qu'un jeu et une simple promenade. C'est la seconde fois que notre Indien vient à Paris, et ce ne sera pas la dernière, dit-il. Les aimables voyageuses qu'il a reçues dans ses domaines asiatiques vantent avec enthousiasme les magnificences de son hospitalité. A les entendre, rien n'égale le luxe que déploie chez lui ce nabab, qui est le plus riche marchand de Calcutta, c'est-à-dire d'une ville qui compte autant d'habitants, à peu près, et dix fois plus de millionnaires que les plus opulentes capitales de l'Europe. Il a dans le faubourg de Tchauringhé un palais d'architecture grecque, décoré de toutes les splendeurs de l'Orient, et qui réalise les merveilleuses descriptions des *Mille et une Nuits*. Aussi, à Londres et à Paris, rien ne l'a étonné ; il a vu presque avec dédain la royale habitation de la reine Victoria ; il a parcouru avec indifférence les appartements des Tuileries. — « Pour vous donner une idée de son faste, — disait une dame anglaise à la dernière soirée de lord Cowley, — vous saurez que dans ses salons les chaînes qui suspendent les lustres sont en or massif. » — Ce miraculeux nabab est fou de musique, et, quoiqu'il soit âgé de cinquante à soixante ans, il a pris à Paris un professeur de chant. C'est M. Balfe qui lui donne des leçons. Il aime beaucoup à exercer en société son talent vocal. Dès qu'il est dans un salon, il se met au piano, et il invite une dame à chanter un duo avec lui ; l'invitation est acceptée avec complaisance, et, après le duo, le galant nabab remercie sa partenaire en lui offrant un cachemire. — Telles sont ses mœurs musicales ; il ne chante qu'à ce prix : un cachemire par duo ; c'est convenu, on est averti, et il n'y a pas moyen de refuser. Vous jugez si toutes nos cantatrices de salon sont curieuses de marier leur voix à la voix du magnifique virtuose indien.

Et comme les cachemires sont inséparables de toutes les actions du nabab, on a répandu le bruit qu'il donnerait un cachemire à chacune des dames invitées à son bal et qui honoreront la fête de leur présence. Cette nouvelle a mis en émoi tout le beau sexe parisien. Jamais lettres d'invitation ne furent aussi ardemment désirées et recherchées avec un pareil empressement. C'est une rage, une fureur ; nos merveilleuses en ont perdu l'appétit et le sommeil. Si l'invitation ne vient pas, on la provoque par tous les moyens imaginables. Le nabab ne rencontre partout que de charmants sourires, d'engageantes paroles et d'ingénieuses flatteries. Les plus grandes dames des faubourgs Saint-Germain et Saint-Honoré poussent cette stratégie et ces attaques jusqu'à faire les premières avances ; elles envoient leurs cartes, ou bien elles vont s'inscrire elles-mêmes chez le nabab, à l'hôtel de Bristol, place Vendôme.

— Peut-être, disent-elles, n'est-ce pas très-convenable, mais avec un étranger qui n'a pas une idée bien exacte de nos mœurs on ne saurait être tenu d'observer rigoureusement l'étiquette ; d'ailleurs cela n'engage à rien, une fois n'est pas coutume, et l'on n'a pas à faire tous les jours à un Indien et à un donneur de cachemires.

M. de L... a caractérisé cet oubli des convenances en disant que, dans leur conduite avec le nabab, ces dames sautaient le pas du châle.

Nous reviendrons sur le bal des cachemires, s'il a lieu, et, si cela nous est possible, nous donnerons la liste des dames qui auront reçu le prix de leur présence à cette fête.

* C'est un spectacle comme un autre.

Un spectacle comme le peuple les aime, un spectacle en plein air, un spectacle qui ne coûte rien, un spectacle curieux, varié, où tous les spectateurs sont acteurs.

Il y a bien par-ci par-là quelques gardes municipaux ; mais qu'importe ! le Parisien est l'ami du garde municipal : ils se comprennent, ils s'aiment ; sans le garde municipal, point de bonne fête à Paris ; il comprend l'esprit du Parisien, il rit de ses farces, de ses bons mots, et le Parisien de s'en donner, de faire la roue, de donner l'essor à son imagination, bien sûr, s'il va trop loin, de rencontrer un Boileau en longue redingote, en schako, pour le rappeler aux règles éternelles de la morale et du bon goût.

Or le spectacle dont nous parlons consiste dans la distribution des lots des loteries philanthropiques.

Il y en a à tous les coins de rue. Hier c'était Monville, aujourd'hui l'Asile de Fénelon, demain viendra Petit-Bourg. Le Parisien a six mois d'amusement en perspective.

Et il faut voir comme il s'amuse ! Il n'y a rien de tel que le pauvre pour railler la fortune.

Je voudrais bien savoir qui a appris au peuple qu'on distribuait les lots de Monville ? Le peuple lit donc les journaux ? Je ne le croyais pas ; mais je suis obligé de me rendre à l'évidence.

Si je portais un bourgeron, une casquette ; si je gagnais trois francs par jour, j'avoue que je me soucierais fort peu de la loterie de Monville. Il est vrai que je ne suis pas Parisien, je ne suis pas né sous les piliers des halles, je manque d'esprit, je ne connais pas les hommes.

M. Philarète Chasles soutient dans son cours de littérature qu'il faut être né sous les piliers des halles pour connaître les hommes. A ce sujet il cite Molière et Shakspeare. M. Philarète Chasles a découvert qu'il y avait des halles et des piliers dans la ville qui a donné le jour à Shakspeare.

Donc les Parisiens qui sont tous plus ou moins nés sous les piliers des halles se réunissent depuis quelques jours à la sortie des loteries ; ils font de la comédie et même de la haute comédie ; ils raillent, ils blaguent les malheureux gagnants.

J'ai gagné un lot, et quel lot ! un soufflet et une paire de pincette, j'ai eu la faiblesse d'aller chercher mon lot. Il ne faut pas avoir l'air de méconnaître les dons de la fortune.

Il y avait sur la porte où se faisait la distribution une centaine d'individus nés sous les piliers des halles qui m'ont accablé de calembours, de traits, de lazzi, de brocards de toutes sortes.

La comédie leur sortait par tous les pores ; tous ces gens-là avaient des physionomies de Crispin.

Si j'étais le Théâtre-Français, je m'empresserais de faire l'éducation de cinq ou six de ces gaillards-là ; évidemment il en sortirait un Molière : ce qui me le ferait croire, c'est qu'il y avait pas mal de garçons tapissiers parmi ces comiques en plein air.

Il serait dangereux que l'usage de s'attrouper à la sortie des loteries, des bals, des concerts, des sermons, s'établît d'une façon générale. On est bien assez malheureux d'entendre certains chanteurs, ou de gagner des soufflets, des pincettes, sans être traité de Gêronte par tous les Mascarilles de Paris.

Après ça, nous ne nous plaindrons pas, s'il peut sortir de tout ceci une comédie.

Il nous est arrivé quelquefois de faire un appel à la bonté de nos belles abonnées et jamais cet appel n'a été fait en vain. Nous espérons donc qu'il en sera de même pour une infortune bien vraie et bien honorable que nous allons signaler. — Petite rue du Bac, 48, reste, sous le nom de mademoiselle Lebeuf, une pauvre femme qu'on

pourrait utilement employer à des travaux d'aiguille et qui, faute de travail, est plongée dans la plus grande détresse. Des personnes qui la connaissent depuis quarante ans nous assurent qu'elle est digne d'estime aussi bien que de pitié.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — *Carlo Beati*, vaudeville en trois actes de M. Mélesville. — Les deux premiers tiers de *Carlo Beati* semblent avoir été faits dans l'unique but de montrer ce que peut être Arnal aux prises avec un véritable rôle de comédie. Peu d'acteurs, même dans nos premiers théâtres, eussent mieux compris et mieux rendu que le *bouffon* du Vaudeville ce personnage si difficile de *Carlo Beati*, tartufe jeune encore et qui, bien que fils du *Tartufe* de Molière, a cependant une physionomie à soi ; physionomie malaisée à reproduire, surtout lorsqu'il s'agit d'être vrai sans paraître copiste, et de paraître nouveau lorsque le souvenir de *Tartufe* et de tous les comédiens qui ont joué ce rôle est présent à l'esprit des spectateurs.

Le *Tartufe* de Molière nous a toujours paru un abominable coquin, dont seul pouvait être dupe un imbécile comme Orgon.

Le *Tartufe* de M. Mélesville est une espèce de roué qui a du monde ; il sent le musc et le benjoin. Des gens d'esprit pourraient facilement s'y laisser prendre. Il parle assez mal le langage de l'Eglise et parfaitement bien le langage des boudoirs. Il a lu Chaulieu, La Fare, et parce qu'il est Italien, il s' imagine être un Machiavel. Du moins, je suppose que c'est là ce qui lui a mis en tête de tromper l'honnête famille du baron de Cavalto. De ce baron, qui a dix-sept maisons et une fille, il veut devenir le copropriétaire et le gendre. Comment s'y prend notre *Tartufe* ? Ce sera bientôt le secret de la comédie, car tout le monde voudra aller voir Arnal jouant le rôle d'un jeune abbé machiavélique et poussant l'audace jusqu'à souffler à un baron, sa fille, et à un officier français, sa maîtresse.

Ce vaudeville a obtenu un brillant succès. Leclère, délicieux dans le personnage du baron de Cavalto, a proclamé le nom de l'auteur au milieu des applaudissements.

* On vient de reprendre, aux Variétés, *Indiana* et *Charlemagne*, pour Hoffmann et mademoiselle Déjazet. Le vaudeville de MM. Bayard et Dumanoir n'a pas fait moins de plaisir que dans sa nouveauté. — Madame Bressant vient d'être rengagée pour un an.

* Le 6, la marquise de Lilliput a été reçue à la cour. Elle était fort à son aise au milieu de l'auguste assemblée et chacun la regardait avec admiration. La reine a poussé la bonté jusqu'à la prendre sur ses genoux, où, ainsi placée, elle s'est mise à tricoter. Le roi, la reine, madame Adélaïde et madame la duchesse d'Orléans l'ont interrogée plusieurs fois et ils étaient frappés de la justesse des réponses de la naine.

Depuis le 8, la marquise donne deux séances par jour à la salle Vivienne, en compagnie du jeune géant des Antilles, la première à 3 heures et la seconde à 8 heures et demie. Il y a toujours beaucoup de monde.

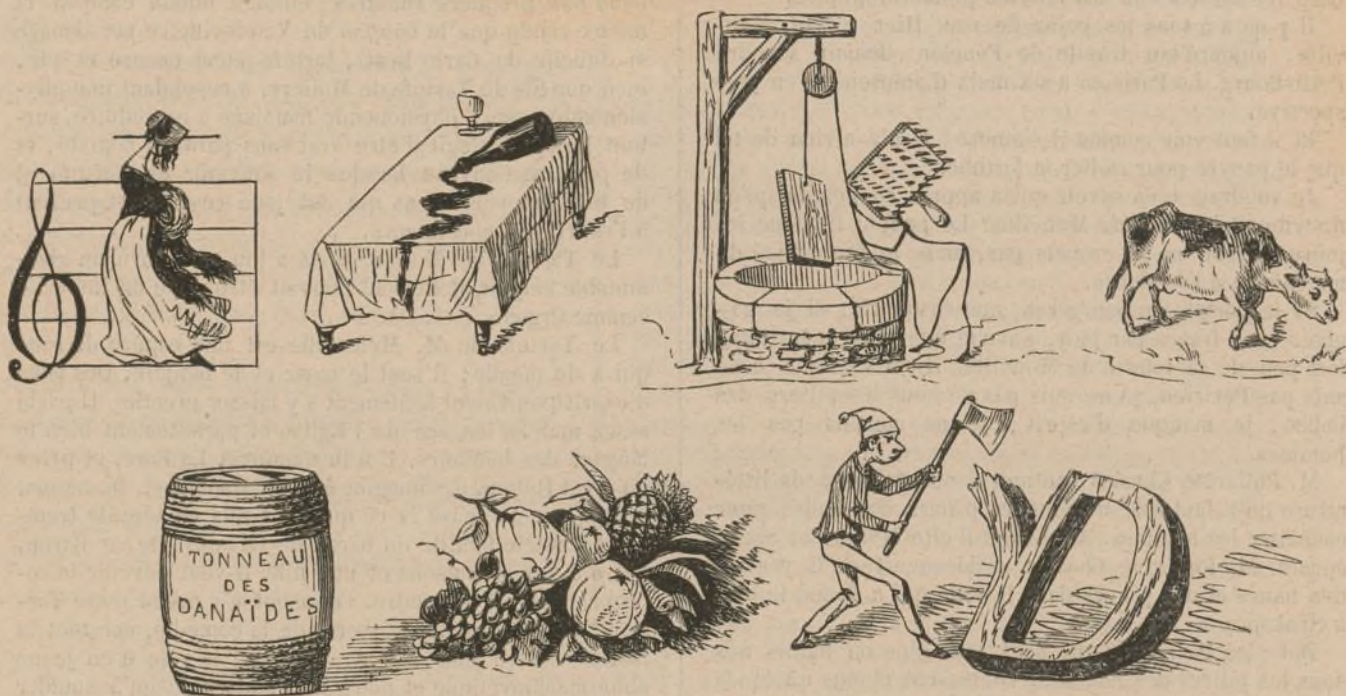
La marquise va tous les jours en soirée dans les salons de l'aristocratie parisienne. Samedi, elle ira chez madame de Granville, rue Miroménil, 8.

ÉCOLE D'ÉQUITATION POUR LES DAMES. — De tout temps l'équitation a été le goût favori des dames ; à notre époque ce goût est devenu une passion. En effet, agréable et salubre à la fois, cet exercice leur permet de révéler sous un jour nouveau leur grâce, leur adresse, leur intrépidité, tandis que leurs attraits deviennent plus pitoyables sous le costume d'amazone qui empiète d'une ma-

nière si heureuse sur l'habit masculin. Seules, les femmes timides se laissent effrayer par les difficultés qu'elles se figurent attachées aux débuts dans l'art de conduire un cheval. Qu'elles se rassurent ! Les difficultés se sont évaporées et l'ombre même du danger a disparu grâce à d'habiles écuyers parmi lesquels il convient de citer M. Leblanc, qui, dans son manège du Faubourg-Montmartre, vient d'ouvrir un cours spécialement réservé aux dames. En choisissant lui-même le cheval qui convient à chaque personne, en mêlant la pratique à la théorie, en variant ses leçons par des promenades et de fréquents exercices, et surtout en remplaçant par de claires définitions et par

un langage français le jargon d'écurie et les phrases britanniques que nos *sportsmen* avaient mis à la mode, il a su rendre faciles et attrayants des principes ordinairement longs et fastidieux. Dès la première fois les dames dépouillent leurs craintes et leur timidité, et au bout de quelques leçons elles domptent en se jouant ces nobles animaux qui semblent, eux aussi, comprendre l'irrésistible empire de la douceur et de la beauté. Dans nos promenades élégantes, dans les allées du bois aristocratique les écolières de M. Leblanc se distinguent par leur assurance ainsi que par la grâce et l'exquise distinction de leur maintien.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

7, une triste chose pour un gastronome, K' un reste, orang assis sous le plat.
(C'est une triste chose pour un gastronome qu'un restaurant à six sous le plat.)



Almanach de la Noblesse

pour 1846, contenant le répertoire de la NOBLESSE DU ROYAUME DE FRANCE, avec l'indication de la page où se trouve l'article spécial concernant chaque NOBLE. Un beau volume grand in-18 jésus, imprimé avec luxe et orné de fleurons. Prix broché, 5 fr.; par la poste, 5 fr. 50. Envoyer un bon de poste à Aubert et C^{ie}, éditeurs, place de la Bourse, à Paris.

Eau Momoro

pour teindre les cheveux et favoris blancs et rouges en toutes nuances d'un ton naturel et sans danger. Prix : 5 fr. la boîte, chez madame MOMORO, place Saint-André-des-Arts, 41. Un coiffeur est attaché à la maison. Dépôt chez CHARDIN-HADANCOURT, parfumeur, rue Saint-André-des-Arts, 7. (Affranchir.)

Modes.

M^{lles} ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 18.

Confection de Robes.

Madame OLMER, rue Montmartre, 181.

Fleurs naturelles,

spécialité pour coiffures. Lachaume, rue de la Chaussée-d'Antin, 46.

Nouveautés.

Maison Chambellan, rue Montmartre 127, 129.

Pelisses, Mantelets, Visites, Sortie de bal.

Nouveautés confectionnées, maison Couchonnal et C^{ie}, 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au 4^{er} étage.

Passementerie

pour nouveautés et ameublements. BERTHELEY, rue Saint-Denis, 214, et boulevard Montmartre, 18.

On trouve chez Georges,

passage Choiseul, 53, un assortiment de Twines, Habits de voyage, Gilets du matin d'une forme nouvelle, et Spécialité pour la chasse. La vogue que M. GEORGES a obtenue est due à l'expérience qu'il s'est acquise pendant plusieurs années dans la maison LACROIX (rue Sainte-Anne, 55), celle dont les Modes parisiennes ont souvent fait l'éloge.

Râtelier complet,

livré en 24 heures. — W^m ROGERS, 270, rue Saint-Honoré, inventeur et seul possesseur des DENTS OSANORES posées sans crochets ni ligatures et sans extraction de racines. Méthode unique pour raffermir les dents chancelantes.

PARIS. IMPRIME PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.